

L'OCÉANIE

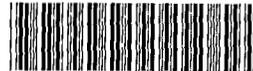
L'Océanie est peut-être le plus urbanisé des cinq continents. Près de 85 % des Australiens vivent dans des villes ou dans des centres urbains, 71 % habitent une ville de plus de 100 000 habitants. Plus récent, le développement des capitales dans les archipels du Pacifique insulaire n'en est pas moins rapide. Il pose d'ailleurs d'inquiétants problèmes, tant dans le domaine social que dans celui de l'environnement.

Une urbanisation précoce

La forte concentration du peuplement blanc d'Australie dans quelques villes littorales est un phénomène précoce. Les Européens sont arrivés dans ce continent au moment même où l'Europe s'engageait dans la révolution urbaine et industrielle. Les nouvelles structures qui naissaient dans le Vieux Monde purent se développer librement dans ce continent neuf et se déployer sans les entraves ou les limites que peut représenter un habitat préexistant. Très vite, les villes australiennes ont inventé des formes nouvelles d'urbanisation et de périurbanisation. La culture urbaine australienne est liée à l'identité même de la nation, ou tout au moins à ses débuts les plus essentiels.

Les premiers colons se regroupèrent autour des meilleurs sites portuaires, dont ils firent les capitales de chaque colonie. Le peuplement urbain précéda le peuplement rural. Les Australiens blancs ne s'aventurèrent qu'en relatif petit nombre et avec méfiance dans les immenses espaces intérieurs du continent qu'ils

Fonds Documentaire IRD



Fonds Documentaire IRD
Cote : Bx 22934 Ex : 1111

mirent plus d'un siècle à « découvrir ». Eux-mêmes, qu'ils aient été des descendants de bagnards, de chercheurs d'or ou de colons libres, étaient d'ailleurs de culture « citadine » plus qu'ils n'étaient des paysans.

L'activité économique basée sur l'exportation des matières premières ou des grands produits agricoles entraînait en outre la concentration du pouvoir, des capitaux et des emplois dans les grandes cités portuaires. L'économie pastorale ou minière de l'intérieur avait principalement besoin d'un système de communication efficace pour évacuer ses produits vers l'extérieur ; en revanche, un réseau urbain secondaire de villes petites ou moyennes réparties à l'intérieur du continent n'était pas obligatoire. De grands ports, un télégraphe, des routes et des chemins de fer suffisaient.

La structure politique fédérale poussait elle-même à la concentration urbaine. Lorsqu'elle devint nation souveraine en 1901, l'Australie était en effet composée de six colonies séparées et relativement autonomes, dont chaque capitale centralisait les pouvoirs, les services et le plus souvent l'essentiel de la population. Cette tendance n'a fait que se renforcer à l'époque contemporaine, chacune des capitales devenant, à l'échelle de son propre État, une véritable métropole.

Enfin, dans un continent si grand, aux espaces écrasants, il semble que les colons, assez peu nombreux, aient cherché une réponse au problème de « la tyrannie de la distance » par la concentration des gens et des activités en quelques lieux privilégiés de l'étroit liseré côtier. L'écologie elle-même y poussait : l'eau apparaissait comme la ressource naturelle la moins bien répartie. Les précipitations n'étaient suffisamment régulières que sur le littoral de la bordure orientale et au Sud du continent.

Il résulte de cet ensemble de traits une urbanisation très avancée faite d'un chapelet de grandes villes, caractérisées par l'hyperconcentration et la périurbanisation.

L'urbanisation australienne

Chaque État australien s'organise autour d'une capitale unique, qui représente souvent la seule ville digne de ce nom. Elle domine un espace intérieur sans ville moyenne intermédiaire, ou rarement. Entre la métropole et les petits bourgs ruraux et centres de services, l'étape des villes secondaires est peu représentée. Ainsi, Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles-du-Sud, est-elle onze fois plus peuplée que Newcastle, deuxième ville de l'État. Melbourne, capitale de Victoria, dépasse de vingt fois sa seconde, Geelong. Adélaïde, capitale de l'Australie-Méridionale, est vingt-neuf fois plus peuplée que Whyalla. Perth, capitale de l'Australie-Occidentale, est trente-sept fois plus grande que la ville suivante, Bunbury. Les proportions sont moins démesurées au Queensland et en Tasmanie où le peuplement rural est plus dense : la ville de Brisbane n'est que sept fois plus grande que Townsville, Hobart en Tasmanie n'est que le double de Launceston. Cette tendance à la macrocéphalie des capitales d'État rejaillit sur toute la structure urbaine de l'Australie où, si l'on inclut les capitales des territoires nouveaux comme Darwin (capitale du Territoire-du-Nord) et Canberra (nouvelle capitale fédérale), la population des capitales d'État représente 60 % de la population totale.

En fait, douze grandes villes australiennes seulement, capitales incluses, dépassent aujourd'hui 100 000 habitants. Elles totalisaient, en 1992, 11,6 millions d'habitants, soit plus des deux tiers de la population du pays. Les deux plus grandes métropoles, Sydney avec 3,7 millions et sa rivale Melbourne avec 3,1 millions d'habitants, en totalisent à elles seules un bon tiers. Les autres capitales « millionnaires » suivent d'assez loin, mais en restant d'importantes métropoles si on les juge à l'échelle de leurs États respectifs : Brisbane (1,4 million d'habitants), Perth (1,2 million), Adélaïde (1 million), Canberra, de son côté, compte 310 000 habitants, Hobart 183 000 et Darwin 73 000.

Le poids des grandes villes macrocéphales écrase leurs États respectifs. Près de 500 petits centres urbains ont pourtant été créés officiellement par l'administration coloniale pour quadriller l'intérieur du pays, mais la plupart languissent et n'ont que quelques

centaines, voire quelques milliers d'habitants. À l'intérieur encore, les grandes villes minières liées à l'aventure de l'or (Ballarat, Bendigo) ou des grands gisements miniers où se tient l'extraction contemporaine n'ont le plus souvent qu'une vie éphémère, qui retombe vite une fois passées les phases productives.

Le système urbain australien, c'est donc ce réseau de grandes métropoles égrenées en cinq archipels le long du liseré côtier sud et sud-est de l'Australie. La densité urbaine y est l'une des plus faibles du monde: 18 habitants par hectare à Sydney, 15 à Melbourne, 13 à Adélaïde, 10 à Perth, 9 à Brisbane et Canberra, 1,4 à Darwin. L'étendue de l'espace disponible, l'adaptation du modèle urbain sur l'articulation des réseaux de transports modernes ont fait grandir démesurément les villes. Sydney occupe par exemple autant d'espace que New York, mais avec quatre fois moins d'habitants.

Ce sont en effet les banlieues et leur extension qui caractérisent les grandes villes australiennes. Le rêve australien est un rêve de classe moyenne vivant dans un univers suburbain: maison individuelle au toit de couleur, jardin non clôturé à l'avant, souvent piscine à l'arrière, ainsi que lieu obligatoire pour le barbecue dominical où, dans une ambiance décontractée, on consomme saucisses grillées, steaks et bières à même la boîte. Toutes ces banlieues se ressemblent, que l'on soit dans une métropole ou dans une autre. Seuls le niveau social et le degré de richesse distinguent certaines d'entre elles.

La voiture individuelle et l'espace libre ont ainsi créé et permis de démocratiser le rêve. Chaque ville australienne est bâtie sur un modèle à trois éléments: au centre, la *city*, qui s'élève sur l'emplacement de la vieille ville créée au XIX^e siècle et sur laquelle se concentrent les immeubles d'affaires, les bureaux et souvent les tours futuristes. Autour, une couronne de parcs et d'espaces verts qui se déploie, entremêlée de faubourgs résidentiels plus anciens, mais où les gens fortunés tendent aujourd'hui à revenir (*gentrification*) et à restaurer les bâtiments les plus vieux. Enfin, au-delà, se développent sans fin les banlieues suburbaines contemporaines qui se déploient sur de très longues distances – de 60 à 80 kilomètres autour de la *city* de Sydney. La très grande majorité des habitants des villes australiennes y vit. Près de 84 % des maisons individuelles

dans ces banlieues australiennes sont de plein-pied, isolées au milieu d'un terrain d'autant plus grand que l'on s'éloigne du centre. Les deux tiers des ménages australiens sont propriétaires de la maison qu'ils habitent.

Tout se passe comme si les villes australiennes avaient cherché à réaliser un vieux rêve: se bâtir dans une campagne-banlieue où chaque maison représente un micromonde indépendant, dans un environnement de parc où l'on puisse retrouver tout l'espace que promet un si vaste pays. La civilisation australienne est moins urbaine que suburbaine.

Les villes de l'Océanie insulaire

Les villes du Pacifique insulaire sont nées de la colonisation et des premiers centres administratifs. Toutes sont des ports, ce qui n'a rien de surprenant dans un milieu d'îles, d'atolls et d'archipels.

Le développement urbain, rapide depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ne cesse de s'accélérer à l'époque actuelle, essentiellement par les apports des migrations intérieures en provenance des autres îles plus isolées et par suite d'un fort croît naturel. Papeete concentre actuellement plus de 100 000 habitants (57 % de la population de l'archipel) autour d'un mince littoral complètement urbanisé sur près de 40 kilomètres. Nouméa est également une grande ville franco-océanienne dont la population agglomérée dépasse aujourd'hui 80 000 habitants (60 % de la population néocalédonienne). Mais d'autres très grandes villes se développent dans l'Océanie insulaire. Suva, capitale des Fidji, a quintuplé depuis 1950 et atteint de nos jours 180 000 habitants. Honolulu, dont la population urbanisée avoisine les 600 000 habitants, détient la palme du Pacifique insulaire. La population urbaine des archipels océaniques représente en général entre 40 et 60 % de la population totale et, dans certains cas, plus de 80 %, comme à Nauru, Guam ou Hawaii. L'accroissement annuel de la population urbanisée est souvent supérieur à 2 %. Il est particulièrement rapide à Port-Moresby où règne une forte insécurité et se posent de graves problèmes sociaux

et culturels. Seuls quelques grands archipels mélanésiens échappent encore partiellement à cette urbanisation galopante. Les démographes prévoient le doublement de la population de toutes les grandes villes océaniques dans les dix ans à venir.

L'attrait de la vie paisible des îles céderait-il face aux lumières de la ville? La dégradation des milieux écologiques fragiles dans certaines petites îles ou atolls a pourtant atteint une situation alarmante; les problèmes de la pollution des eaux souterraines et de l'évacuation des déchets solides, notamment dans les petits atolls urbanisés de Micronésie, n'ont pas trouvé de véritables solutions. Les îles devenues villes sont-elles viables?

Jacques Bonnemaïson
Joël ?

L'AMÉRIQUE DU NORD

Éviter les villes. Ne rouler que sur de grandes routes sans fin. À droite, à gauche, devant, du vide à perte de vue. Les États-Unis et le Canada proposent aussi cette vision-là du territoire. Espaces agricoles déserts ou vastes domaines boisés, ponctués seulement de quelques motels, quelques maisons entre deux pancartes qui ouvrent puis ferment un village. Et sur plus de kilomètres que la largeur de la France, pas un de ces fameux gratte-ciel, pas une de ces fameuses banlieues. Pas une ville.

Mais, venant d'Europe, c'est par la côte Est que l'on entre dans le Nouveau Monde. Et là, c'est le cliché urbain qui frappe d'abord. Ce sont ces villes immenses en longueur, en largeur et en hauteur. Tracées à l'équerre, elles nous semblent tellement monstrueuses qu'elles nous laissent à la fois fascinés et hypnotisés. Sans les connaître, nous les avons vues, entendues et, dans les films, il ne leur manque plus que l'odeur. New York est familière à qui n'y a jamais mis les pieds. Et les cinéastes s'y prennent si bien qu'un spectateur peu averti croit retrouver, du Nord au Sud du territoire américain, ces murs de brique rouge, ces terrains vagues, ces escaliers rouillés qui grimpent le long des façades, et même ces taxis jaunes.

Les villes marquent parce qu'elles sont nombreuses et peuplées. Environ 35 dépassent le million d'habitants (plus de dix millions pour New York ou Los Angeles). Serrées les unes contre les autres sur la côte Est, elles s'espacent en s'installant au cœur du territoire. On retrouve cependant des densités assez fortes sur les côtes texane et californienne, et dans l'État de Washington. Le taux d'urbanisation moyen de 75 % traduit assez mal ces diversités.

Les premières villes des États-Unis ont été portuaires et coloniales. Anglaises sur le littoral atlantique, espagnoles ou françaises sur les côtes du golfe du Mexique, espagnoles en Californie. Plus

Sous la direction de
Thierry Paquot

Le Monde des villes Panorama urbain de la planète

O.R.S.T.O.M.	
Dpt: 840	UR: 5A
Cote DOC n° 2576 de 1997	

Bibliothèque Complexe



2 1 1576 1897

01 000 2144

© Éditions Complexe 1996
ISBN 2-87027-553-6
Dépôt légal: D/1638/1996/13